

de Roxburghe, la duchesse de Sutherland, la marquise de Ailesbury, la marquise de Clanricarde, la comtesse de Lorn, la comtesse Cowper, la comtesse Clarendon, la comtesse Malmesbury, la comtesse Shelburn, lady John Russell, la vicomtesse Palmerston, la vicomtesse Ponsonby, lady Robert Grosvenor, lady Brougham.

"La duchesse de Nemours a envoyé 500 fr. pour sa souscription. Le comité du bal polonais, qui a cru devoir décliner l'offre qui a été faite pour un pareil bal par l'Empereur Nicolas, a reçu avec reconnaissance cette marque de sympathie de S. A. R., et lui a fait exprimer ses remerciements."

IMMENSE INCENDIE A NEW-YORK!!

Il était environ trois heures du matin, dans la nuit de vendredi à samedi, lorsque le feu a éclaté, au No 34 New street, dans un vaste entrepôt d'huile de pêcheries. A la nature inflammable des premiers alimens dont s'est emparé le fléau, qu'on ajoute qu'il avait surgi, dans une rue très étroite, et l'on comprendra la vitesse avec laquelle il a marché; et puis, tout près de son point de départ, au No 36 Broad street, qui formait le coin de cette rue et d'Exchange et de New-street, il a immédiatement rencontré un immense approvisionnement de salpêtre, 7,000 sacs, dit-on, qui ont pris feu avec l'instantanéité de la poudre, couvrant d'un immense tourbillon de flammes tous les bâtiments voisins. Au même moment, une épouvantable explosion s'est fait entendre, et le magasin de salpêtre s'est écroulé, servant au loin ses flamboyants débris; trois ou quatre autres grands magasins ont sauté en même temps. C'a été là le premier et le plus horrible incident de ce drame si riche en effrayantes péripéties.

Il était quatre heures moins un quart, lorsque s'écroulaient le n. 36 Broad street et ses voisins. La colonne de flammes qui avait surgi de cet immense foyer, rabattue par une forte brise, allait envelopper à la fois les grands magasins qui se trouvaient en face, au coin opposé de Broad street et d'Exchange, et ceux qui se trouvaient en arrière, dans New street, soit sur le côté, dans la partie d'Exchange située entre Broad street et Broadway. L'intensité de la chaleur, produite par l'incendie dans un large espace de l'atmosphère, avait transformé la brise en un vent violent. C'était chose effrayante à voir, alors, que la vitesse avec laquelle se propageaient les flammes qui, comme impatientes d'arriver au but, s'élançaient, sans les toucher d'abord, par dessus les maisons qui se trouvaient le plus à leur portée, pour aller s'attacher à celles qui se trouvaient bien au-delà. On aurait dit d'énormes feux-follets dansans sur les toits, qui prenaient subitement feu sans que l'on pût savoir comment l'élément destructeur était arrivé jusqu'à eux. Ces terribles caprices du fléau ne contribuaient pas peu à augmenter le désordre, l'effroi, le danger. Bien des magasins, dont on avait entrepris le déménagement, bien des familles qui croyaient avoir le temps de sauver leurs meubles, se voyaient tout-à-coup envahis par les flammes, auxquelles les retardataires n'échappaient qu'en s'élançant par les croisées où en se sauvant sur des toits escarpés. Nous avons vu, suivi des yeux, avec une indicible angoisse, bon nombre de ces fuyards, et nous n'oublierons jamais une pauvre femme, une mère sans doute, qui tenant deux petits enfans par la main, s'est avancée ainsi jusque sur l'un des toits les plus élevés de Beaver street, où il lui a fallu attendre plus d'une heure, poussant des cris de désespoir, pour qu'on vint l'arracher à cette affreuse position dont l'horreur augmentait à chaque instant, car, pendant cette heure, pendant ce siècle d'attente, cette malheureuse femme avait vu s'avancer les flammes, et elle se voyait déjà forcée de choisir entre le gouffre de l'incendie et l'abîme de la rue!

Mais pendant que nous nous arrêtons aux épisodes, le fléau marche toujours. Si, de ce dramatique incident, nous reportons nos yeux

sur le théâtre de l'incendie, nous verrons qu'il a suffi d'une heure pour amonceler bien des ruines. Remontons dans Broadway, d'abord. Là, le feu s'est d'abord jeté sur la maison située au-dessous de *Waverly House*, en passant derrière ce grand établissement, dont les nombreux locataires ont eu le temps de déménager, et qui même a pu être en grande partie démeublé. *Waverly*, d'ailleurs, n'a rien perdu pour attendre; mais lorsqu'il a été détruit, vers cinq heures et demie, les n. 58, 56, 54, 52, 48, 46, 44, 42, s'étaient successivement écroulés; puis l'incendie descendant toujours au pas de course, dévorait tout ce qui se trouvait sur son passage, sur le côté est de Broadway, jusqu'à White Hall, dont les n. 1 et 3 devenaient également sa proie. Mais là, de ce côté, les flammes se sont enfin arrêtées; comment et pourquoi? nul ne le sait, car, en y arrivant, elles n'avaient fait qu'augmenter de puissance, tandis que, au contraire, la résistance qu'on leur opposait, et qui était jusque-là demeurée impuissante, n'avait fait que perdre ses armes et sa force. Peu importe la cause, d'ailleurs; ce qu'il y a de certain et d'heureux, c'est que, en n'allant pas plus loin, l'incendie n'a accompli que la moitié de l'œuvre qui lui semblait fatalement destinée, et qu'il a épargné, à la fois, les nombreux et riches magasins qui se trouvent entre Broad street et White Hall, ainsi que le magnifique groupe d'habitations principales auxquelles aboutit Broadway, sur le Bowling Green, et qui font façade à la Batterie. Parmi les maisons épargnées, nous sommes heureux de citer celle de Mme Giraud, dans laquelle un grand nombre de nos compatriotes ont fixé leurs pénates. C'est par un hasard providentiel aussi, que le feu est descendu sur une aussi longue distance, dans Broadway, sans passer du sud au nord; et il est étrange que, pour faire cet écart, il ait attendu que la rue eût pris sa plus grande largeur; ce n'est en effet, qu'en arrivant en face de Morris street, qu'il a franchi Broadway, pour se jeter sur le n. 23, situé au coin le plus bas de Morris, d'où il s'est étendu jusqu'au n. 15; mais sur ce terrain étroit, il a anéanti quelques uns des palais les plus élégans et les plus riches que se soit donnés l'aristocratie de New-York. En voyant l'incendie sauter au nord, on a eu de légitimes alarmes pour tout le quartier situé entre Morris street, Broadway, la Batterie et la rivière du Nord; mais heureusement, on en a été quitte pour la peur, et pour un déménagement précipité qui a offert l'un des spectacles les plus grotesquement douloureux qui se puissent voir.

Descendons, maintenant, dans Broad street, où nous avons laissé le feu dévorant à la fois les quatre coins de cette large voie commerciale et d'Exchange. De ce côté, il a marché plus rapidement encore que dans Broadway, et sur tout couvert de ruines un terrain bien autrement étendu; car, entre Broad street et Broadway d'abord, il a tout balayé, tout renversé devant lui, laissant à peine debout quelques murailles démantelées. Entre Broadway et New street, le feu s'est arrêté à Market-field, ne détruisant, comme nous l'avons dit, que les deux premières maisons de White-Hall. Mais, entre New et Broad street, il est descendu jusqu'à Stone street. En le voyant arriver là, nous avions prévu qu'il n'irait probablement pas plus loin, à moins qu'il ne descendît de Broadway, parce que l'encoignure supérieure de Stone et Broad streets était formée par un large bâtiment plat qui n'avait qu'un rez-de-chaussée, tandis que, à l'encoignure inférieure, se trouvait un immense magasin, solidement construit, élevé de six étages, et donnant peu de prise aux flammes, dont le foyer ne s'élevait plus que de quelques pieds au-dessus du sol. Nos espérances se sont réalisées. De l'autre côté de Broad street, en partant d'Exchange, le feu est descendu jusqu'à South-William street, en dévorant, non seulement les riches magasins situés sur Broad street, mais aussi en remontant assez haut dans Exchange, Beaver et South-William streets, et emportant une large lièvre d'édifices, qui s'est agrandie progressivement en descendant vers la dernière de ces rues, sur laquelle elle s'est étendue jusqu'à deux maisons en deçà du grand hôtel de M. M. Delmonico, pour lequel on a eu, jusqu'au dernier moment, de très vives alarmes.

Courier des Etats-Unis.

MONTREAL, 26 JUILLET, 1845.

Histoire de la Semaine.

La chronique de Montréal est maigre et pauvre, on ne peut plus, ces jours-ci. Pas le moindre incident, pas un épisode, qui puisse vous amuser, vous intéresser un peu. Vous parlerez-t-on de la température? Sujet tout-à-fait prosaïque, dont vous devez être fatigué, et qui ne peut vous inspirer que du mépris et de la pitié pour un être aussi frivole et aussi changeant que le temps qui, dans sa permanente inconstance, passe et s'en va sans s'occuper de ce qu'on dit de lui. Vous parlerez-t-on de la politique du pays? de cette machine que l'on appelle le gouvernement responsable et qui ne répond de rien, quoiqu'on en dise? D'abord, vous savez que nous n'avons pas de prétentions à monter sur ce grand théâtre; nous l'avons déclaré un beau matin, et nous ne nous repentons guère de notre sage détermination. Dans cette guerre si animée des partis et au milieu de la mêlée, nous ne nous sommes pas jetés; au contraire nous sommes parus comme de modestes et obscurs conteurs vous dire ce qui se passe dans cette société qui nous entoure, vous donner la physiologie de la cité, ce qui s'y fait, ce qui s'y dit. Nous avons essayé à vous amuser un peu chaque semaine, à vous arracher, les uns, aux grandes préoccupations des affaires politiques, les autres, aux intérêts matériels, aux désirs et à la pensée de l'ambition, pour dissiper de vos fronts les nuages soucieux qui s'y formaient, vous reposer, vous délasser un peu, en mettant sous vos yeux une nouvelle, un épisode historique, une légende rehaussée des brillantes couleurs de l'imagination et de la poésie, ou bien encore vous donner les semaines de Paris datées de 15 jours et toutes fraîches venues par les vaisseaux de la ligne Cunard.

D'ailleurs, faut-il le dire, par le temps qui court, en politique ceux qui ont le plus raison, selon nous, sont ceux qui ne disent mot. Taisons-nous donc.

Une autre raison.

Un grand nombre de nos patrons ne se soucieraient pas du tout de nous voir monter sur nos grands chevaux pour nous lancer dans l'arène politique, ce sont les dames, cette aimable et si intéressante partie de la société Canadienne, qui, nous devons le publier et le publier cent fois, semble avoir pris sous sa puissante protection notre Revue; bien différentes au Canada de leur sexe aux Etats-Unis, elles n'ambitionnent nullement les honneurs, les privilèges et les devoirs attachés aux charges publiques. Quoiqu'elles soient patriotes, elles ne s'occupent pas des variations constantes des affaires du gouvernement et des changements qui arrivent dans l'administration. A peine peut-on les émouvoir sur ces sujets avec une *crise ministérielle*. Cela leur paraît fade et insipide. Elles laissent à leurs maris et aux hommes à s'occuper de ces misères, et au foyer domestique et dans leur intérieur la douce causerie, la petite chronique, les contes légers, ayant au fond leur côté sérieux et leur grain de philosophie et même, pour remplir leur patronage, l'*Histoire de la semaine*, leur plaisant davantage sans parler des modes nouvelles, des bals, de la promenade et autres passe-temps favoris. Donc, comme ces dames ne le savent pas, ces vilaines histoires de politiques, et